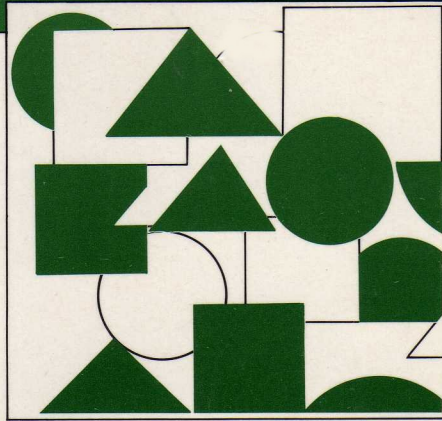


Revue Internationale de Psychologie Sociale



dynamique personnelle et identités sociales

numéro préparé par
Jean-Paul Codol et Pierre Tap.

- Avant-propos, *Jean-Paul Codol, Pierre Tap*
- La transdimensionnalité des mots identitaires : explorations ego-écologiques, *Marisa Zavalloni, Christiane Louis-Guerin*
- Strategies adopted when identity is threatened, *Glynis Breakwell*
- Identité et apparence physique chez les enfants, *Gérard Lemaire, Jeanne Ben Brika, Philippe Bonnet*
- Category differentiation in dominance relations : evaluation of the protagonists and of the social relation, *Jean-Léon Beauvois, Nda Bazoumana*
- Discriminations entre soi et autrui et catégorisation sociale, *Fabio Lorenzi-Cioldi*
- Group identity : the psychological mechanisms of durable salience, *Patricia Gurin, Hazel Markus*
- Distance perçue entre soi et autrui et altruisme, *Maria Jarymowicz*
- Notes de lecture : Identité ou différence des sexes, *Willem-Doise*
- Actualités de la Psychologie sociale

Sommaire

- **Avant-propos**, *Jean-Paul Codol, Pierre Tap* 167
- **La transdimensionnalité des mots identitaires: explorations ego-écologiques**, *Marisa Zavalloni, Christiane Louis-Guerin* 173
- **Strategies adopted when identity is threatened**, *Glynis Breakwell* 189
- **Identité et apparence physique chez les enfants**, *Gérard Lemaine, Jeanne Ben Brika, Philippe Bonnet* 205
- **Category differentiation in dominance relations: Evaluation of the protagonists and of the social relation**, *Jean-Léon Beauvois, Nda Bazoumana* 225
- **Discriminations entre soi et autrui et catégorisation sociale**, *Fabio Lorenzi-Cioldi* 239
- **Group identity: the psychological mechanisms of durable salience**, *Patricia Gurin, Hazel Markus* 257
- **Distance perçue entre soi et autrui et altruisme**, *Maria Jarymowicz* 275
- **Notes de lecture: Identité ou différence des sexes**, *Willem Doise* 287
- **Actualités de la Psychologie sociale** 291

Commission paritaire en cours

Revue publiée avec le concours
du Centre régional des lettres Midi-Pyrénées.

Avant-propos

Evoquer le lien entre la dynamique personnelle et les identités sociales c'est nécessairement s'interroger sur l'interconstruction du social et du psychologique, sur l'interaction entre le collectif et l'individuel.

Il s'agit de comprendre comment les sujets intériorisent, s'approprient et organisent pour eux-mêmes les caractéristiques de leurs groupes d'appartenance ou comment ils les rejettent, explicitement ou implicitement, au profit de caractéristiques propres à d'autres groupes (opposés ou servant de référents).

Les articles publiés dans le présent numéro ont l'avantage, non seulement de proposer des exemples de recherches empiriques concernant l'interaction entre l'identité personnelle et les identités collectives, mais de faire émerger les orientations, les questions théoriques, et les difficultés méthodologiques que de tels travaux impliquent. C'est à évoquer ces dernières que nous voudrions nous employer dans les quelques remarques qui suivent.

Les identités groupales et catégorielles : la place du sujet

Il ne fait aucun doute que les travaux scientifiques actuels sur les identités collectives s'appuient sur des modèles, implicites ou explicites, concernant le fonctionnement de la personnalité individuelle. Celle-ci n'est plus considérée comme la simple somme des identités sociales et culturelles. Le sujet est membre de multiples groupes et se situe dans de multiples catégories. Il est donc important de se demander comment il opère le choix, le filtrage et la coordination entre les incitations provenant de ses multiples systèmes d'appartenance et de référence. Comment les sujets peuvent-ils garder leur autonomie, défendre leurs spécificités tout en

s'affiliant à des groupes, en s'appropriant des systèmes de référence, ou s'identifiant à des personnes ou à des prototypes catégoriels.

Or les catégories et groupes d'appartenance ne sont pas homogènes. Il est toujours possible de les différencier à partir de nouveaux critères, associés à des significations, à des valeurs, à des rôles ou à des statuts divers. (cf. Gurin et Markus, Breakwell, Lorenzi-Cioldi, Beauvois et Bazoumana).

Les notions de « catégorie » et de « groupe » sont bien souvent confondues dans les recherches. Par exemple la référence catégorielle de genre (les hommes, les femmes) est assimilée à un « in-group » (groupe d'appartenance) ou à un « out-group » (groupe adverse). Le terme de groupe pourra dès lors être appliqué à un agrégat d'individus ou à une collection de personnes (Lorenzi-Cioldi). Ces abus de langage ne vont pas sans poser problème, dans la mesure où ils aboutissent à la valorisation excessive de représentations coupées des pratiques réelles. D'où l'intérêt de la recherche évoquée par Beauvois et Bazoumana qui met en évidence des différences sensibles entre les jugements portés sur des relations réelles soi-autrui et ceux évoqués à propos de relations prototypiques et stéréotypées entre appartenance catégorielle et catégorie opposée. D'où l'intérêt aussi du constat de Lorenzi-Cioldi selon lequel des appartenances naturelles (catégories de sexe par exemple) influent fortement sur les appartenances expérimentalement instaurées. Il y aurait un lien (homologie, influence ou distance) entre des appartenances simulées, souvent fondées sur des « croyances » induites par l'expérimentateur, et les appartenances catégorielles ou groupales réelles que les sujets n'abandonnent pas en participant à une expérience psycho-sociale. Mais les appartenances réelles, catégorielles ou groupales, sont elles-mêmes influencées par les rapports sociaux, dans le jeu des relations entre groupes dominants et groupes dominés (Beauvois et Bazoumana, Doise).

Ces remarques ont deux conséquences. La première consiste à revoir les modalités de l'expérimentation et les choix des échantillons, pour éviter les « appartenances parasites ». La deuxième, plus fondamentale, concerne la nécessité de prendre en compte les différences interpersonnelles et les mécanismes intrapsychiques d'intégration des identités sociales ou de médiation entre ces identités et la dynamique personnelle. Les chercheurs en viennent alors à analyser de plus près les procédures et les stratégies identitaires individuelles¹. C'est ce que proposent Zavalloni et Guérin à travers leur théorie de la « pensée de fond », système identitaire subliminal considéré comme structure de signification, comme logique interne orientant les manières d'être et de faire de la personne.

La prise en compte des stratégies identitaires individuelles se heurte au danger d'une observation clinique purement descriptive, qui ne s'appuierait plus sur une visée de caractère prédictif, ni sur la quête de « lois », psychologiques ou psychosociales, d'élaboration ou de fonctionnement. Il

1. On sait l'importance que la notion de « stratégie », proposée par Bruner en 1956, a aujourd'hui dans la psychologie cognitive. La nécessité de prendre en compte le sujet psychologique, au delà du sujet épistémique, a également amené les néo-piagétiens à analyser les stratégies et les procédures à partir desquelles le sujet identifie les objets, les figures ou les concepts. La même évolution semble se produire dans les études sur l'identification de soi-même ou d'autrui.

Il n'est tout de même pas moins que la psychologie sociale doit s'appuyer sur une psychologie cognitive et socio-affective de l'identité personnelle, nécessairement associée à la théorisation des relations du sujet avec autrui, dans des réseaux de relations et d'institutions, à travers lesquels se développent nécessairement de multiples rapports de pouvoir.

Les modèles de l'identité personnelle : l'influence des catégories et des groupes

Lorenzi Cioldi montre que le modèle décrit par Tajfel et Turner, selon lequel le groupe permet l'identification du soi avec les autres membres et facilite un consensus par homogénéisation et uniformisation, ne permet pas d'expliquer pourquoi certains individus en viennent à se personnaliser dans et par le groupe, tandis que d'autres perdraient leurs spécificités personnelles, ne dépersonnaliseraient en s'identifiant à leur groupe d'appartenance. On peut d'ailleurs noter au passage le paradoxe de l'identification. Le même terme évoque deux réalités en apparence contradictoires : l'identification cognitive (au sens de différenciation-reconnaissance de soi) (cf. Lemaitre et al.) passerait par une identification affective (au sens réflexif : s'identifier) avec le groupe ou avec des personnes privilégiées ou prototypiques (Zavalloni et Louis-Guérin). Si la construction de l'identité passe nécessairement par ce double processus identificatoire, elle ne saurait être expliquée par lui seul. Elle s'élabore d'abord en acte, dans le jeu des interactions et des communications entre les adultes et l'enfant. Prenons un exemple. Lois, un garçon de 3 ans, dialogue avec l'un de nous qui lui demande : « Qui tu es ? » — « Lois ! » — « Tu es un garçon ? » — « Oui ! » — « Tu es Lois ou un garçon ? » — « Lois ! » — « Alors, tu n'es pas un garçon ? » — « Un peu ! ». Au delà du caractère provocateur et du paradoxe du questionnement, on peut constater que Lois a bien intégré son identité sexuelle autant que son identité nominale même s'il a du mal à lui articuler, compte-tenu du primat accordé à la seconde, aux dépens de la première qu'il se sent obligé de minimiser par le « un peu ». C'est que la subjectivation est antérieure à l'identification catégorielle : il agit son identité personnelle dans la communication avant de pouvoir gérer, hiérarchiser, articuler, et présenter ses appartenances catégorielles et groupales.

La nature de l'identité

Il importe de proposer ici une définition suffisamment générale, susceptible de s'appliquer aux objets les plus divers (personnes, groupes culturels, valeurs...) L'identité est un système de représentations, de sentiments et de stratégies, organisé pour la défense conservatrice de son objet (le « être soi-même »), mais aussi pour son contrôle, sa mobilisation projective et sa mobilité idéalisante (le « devenir soi-même »). L'identité est un système

structuré, différencié, à la fois ancré dans une temporalité passée (les racines, la permanence), dans une coordination des conduites actuelles et dans une perspective légitimée (projets, idéaux, valeurs et styles). Elle coordonne des identités multiples associées à la personne (identité corporelle, identité caractérielle, spécificités personnelles..) ou au groupe (rôles, statuts..).

Les dimensions de l'identité

A s'en tenir à son étymologie (*idem*, identique) l'identité se limite à la *continuité* de l'objet considéré (rester le même dans le temps). Mais en un sens plus large l'identité de l'objet se confond avec les aspects structuro-fonctionnels et génétiques de cet objet : la *cohérence* (unité), l'*originalité* (unicité), la *différenciation externe* (distance, autonomie) *et interne* (diversité, richesse, complexification), l'*affirmation* (dominance), la *positivité* (évaluation), la *relance* (faire front) et la *réalisation* (faire œuvre).

Bien entendu, chacune de ces dimensions implique son contraire : discontinuité, incohérence, négativité, conformité, impuissance.

Chaque auteur retient une ou plusieurs de ces dimensions en fonction de l'objet circonscrit, de la situation envisagée, ou du modèle théorique pris en compte. Par exemple Breakwell en propose trois : l'estime de soi, la continuité et la différenciation, mais elle précise que d'autres pourraient être mis en avant.

La différenciation est une dimension importante parce qu'elle suppose à la fois des processus intégratifs internes (cohérence et complexification) et des processus d'autonomisation et de séparation externe (prise de distance). Selon les recherches, les différences ou les similitudes, en particulier, sont diversement valorisées. Ainsi Jarymowicz montre que les différences (traits spécifiques) sont socialement nécessaires pour opérer une comparabilité, et analyser des proximités autant que des distances. Selon ses résultats, les sujets qui ont un sentiment de forte distinction entre eux-mêmes et autrui, sont aussi ceux qui manifestent la plus grande tolérance à l'égard d'autrui, et qui évoquent le plus grand nombre d'appartenances catégorielles et groupales dans leur vie sociale.

Doise, en revanche indique, dans sa note de lecture, que les travaux concernant l'identité de genre (masculin-féminin) font état de l'importance des similitudes (égalitarisme, androgynie..) comme moyen d'affirmation des personnes, par opposition aux différences stéréotypées, éventuellement transformées en discriminations sexistes, dont les femmes sont surtout victimes. De leur côté Gurin et Markus montrent que l'identité féminine se diversifie selon que les femmes adoptent des stratégies traditionnelles ou non-traditionnelles dans la vie quotidienne. Ainsi les distances intercatégorielles peuvent diminuer, tandis que des distances intracatégorielles se font jour.

En d'autres termes la différence est perçue soit comme le support incontournable de l'affirmation de l'identité, soit comme l'instauration de la discrimination, de la distance négative à l'égard de soi et à l'égard d'autrui.

La dynamique de l'identité

Dans l'histoire de l'individu, l'identité n'est pas un donné, un portrait figé, un système passif d'enregistrement des influences et des identifications. Elle implique une construction, un jeu complexe de conservations et de conversions. L'identification est, en quelque sorte, l'histoire de la variation des invariants personnels. Dans les articles qui suivent on trouvera de multiples référents théoriques qui, chacun à sa manière, tentent d'expliquer la dynamique de l'identité : la théorie des catégorisations (Lemaine et al., Lorenzi Choldi, pour la critiquer), la théorie attributive (Lemaine et al.), la théorie de la « pensée profonde » à partir de laquelle peuvent être successivement activés le soi, les prototypes, ou les références groupales (Zavalloni et Guérin) et la théorie de la centralité durable (saillance) de Gurin et Markus (ces deux théories utilisant l'analogie gestaltiste de l'émergence et de la stabilisation d'une figure sur un fond), et enfin la théorie de la rationalisation (Beauvois et Bazoumana).

Mais attardons nous, pour finir, sur la théorie du « coping » (stratégies du « faire face ») évoquée par Breakwell et dont on connaît la vogue actuelle dans la psychologie anglo-saxonne². Les premiers travaux s'appuyant sur cette théorie cherchent à décrire et à expliquer les stratégies des personnes atteintes de maladies difficilement curables (le cancer par exemple). Mais le modèle peut fort bien être généralisé à tout sujet confronté à une menace qui créerait chez lui un état de stress et mettrait en question son identité et son devenir. Les menaces peuvent être d'origine interne ou externe : troubles corporels, difficultés d'ajustement psychologique et social, incohérences fonctionnelles, désirs et contraintes contradictoires, changements dans les systèmes géographiques, économiques, relationnels, groupaux ou culturels. Face à ces menaces et à l'angoisse qu'elles provoquent, le sujet peut élaborer de multiples stratégies et procédures de « coping », c'est-à-dire tout plan, projet, attitude ou action qui lui permettrait de croire et/ou vérifier qu'il peut lutter efficacement contre ces menaces. Ces stratégies peuvent être intrapsychiques (acceptation, compromis, régulation), interpersonnelles (isolement, refus, masquage, conformité) ou intergroupales (remise en question des valeurs collectives, des idéologies et des affiliations).

Ces stratégies, évoquées en situation extrême, peuvent apparaître chaque fois qu'un individu vit une situation de conflit et de stress susceptible de remettre en question l'une ou l'autre dimension identitaire. L'identité, comme prise de conscience de soi, n'intervient-elle pas justement lorsqu'elle risque d'être remise en question ? Cette théorie est sans doute également utile pour expliquer les stratégies collectives de groupe ou de mouvements sociaux, en situation conflictuelle ou critique.

On aura ainsi constaté combien les recherches scientifiques sur les identités sociales s'appuient sur une diversité d'approches. Nous y verrons un signe de santé si les différents courants cherchent à dialoguer pour

² Pour une information initiale sur cette théorie, on peut se référer à « Personality in geographical stress and coping research », numéro spécial de l'*European Journal of Personality* (1. 1987).

préciser un langage minimum commun, pour objectiver leurs divergences et en tirer parti dans l'effort commun de production de connaissances.

*Jean-Paul Codol et
Pierre Tap*